

*Le Bec Toussouïri*

Giorgio Inaudi

Depuis des siècles, un grand monolithe semble sur le point de s'écrouler sur le cimetière de Balme et le village Albaron... On l'appelle "Bec Toussouïri", soit le "Bec des Ciseaux".

On le nomme "Bec des Ciseaux", même "Bec des Cisailles", à cause de sa pointe bifide, mais en des temps plus récents, on peut compter ceux qui y ont vu... la Madonne, vue de dos et portant en son sein l'enfant Jésus !

Le bec apparaît très nettement par mauvais temps quand les nuages l'isolent de la grande paroi, ne manquant pas d'impressionner les voyageurs. Citons ce commentaire du début du XX<sup>e</sup> siècle :

« Lors de mon dernier jour passé à Balme, il pleuvait continuellement. Mais au début de la soirée, les nuages commencèrent à s'éclaircir et s'espacer, laissant voir la neige descendue sur les montagnes et jusque près du village : encore quelques jours de mauvais temps et Balme serait bloqué. Les paysans allaient hâtivement par les rues, s'abritant de la pluie avec de larges parapluies ou se tirant un vêtement sur la tête. La moitié partout, toute chose paraissant plongée dans l'eau, jusqu'aux draps dans les lits. Les nuages s'infiltraient de toute part. Une portion de la route présentait un aspect particulièrement sauvage avec ses sommets gris et austères, les nuages qui s'accumulaient et se déchiraient rapidement sur eux. Une pierre gigantesque émergeait, dominant toutes les autres, telle un évêque qui, drapé dans de larges et riches vêtements, les mains levées, prêcherait aux roches environnantes.

D'autres roches apparaissaient aussi comme d'étranges créatures, parfois pourvues de têtes ridicules ou de dos bossus. Qui le sait ?

Peut-être existent-ils vraiment, mais par un beau jour, pour une raison ou une autre, le prédicateur et ceux qui l'écoutaient furent changés en pierre. Seuls ceux qui ont vu ces lieux peuvent trouver normal que soient nées tant de légendes et de superstition dans la tête des paysans.

Je souhaitais me rendre au Pian della Mussa, un vaste plateau entouré de hautes montagnes, mais le voyage était trop long et avec ce temps de bourrasques, il y avait danger de se perdre dans le brouillard. C'est autour de ce plateau et de la route qui y mène qu'ont été créées une bonne partie des légendes ; d'après la description qui m'en avait été faite, ce plateau là-bas devait être enchanteur.

Je fus contrainte de m'arrêter à Balme une ou deux journées de plus car mon modèle voulait planter ses fèves avant que la neige ne survienne. Une fois fixé le jour du départ, elle dit à la patronne de l'hôtel que je voulais le véhicule habituel emmenant les voyageurs par les montagnes. Elle me répondit qu'il en serait ainsi mais à 6h du matin, avec le mauvais temps, le véhicule n'apparut pas. Après une longue attente, il me fut proposé une place dans la voiture de la Poste et je m'en fus en compagnie des lettres et des paquets. Toute la vallée se noyait dans un mélange de gris et de pourpre, l'eau et le brouillard, et nous fûmes, une grande partie de la route, comme enveloppés dans les nuages, rien ne se laissant voir.

Je fis tout pour persuader un des voituriers (ils étaient trois) de gagner un quart d'heure pour me laisser prendre le seul train possible, mais ce fut un effort inutile. Qu'il y ait ou non des lettres, nous faisons halte dans chaque village, entassant dans la voiture autant de personnes

qu'il y en avait désirant y monter. À mi-chemin, les chevaux furent changés et ce ne fut pas une petite perte de temps car un rien entraînait des criailleries à ne plus finir. »

Nous devons ce récit à Estella Canziani qui naquit à Milan en 1887, de père italien et de mère anglaise, et mourut à Londres en 1964. Appréciée surtout comme peintre en Grande Bretagne, elle mena une suite de recherches folkloriques et ethnographiques en Savoie, Piémont et dans les Abruzzes, qui enrichirent de nombreuses œuvres et surtout furent utiles à la réfection des costumes traditionnels.

Le volume *Piemonte*, publié à Londres en 1913 en langue anglaise, se révèle d'un extrême intérêt avec le recueil de nombreuses informations à caractère ethnographique sur les légendes, les musiques, aussi bien que des aspects variés de la culture traditionnelle de notre pays. L'œuvre a été publiée en langue italienne aux éditions Hoepli, en 1917, avec un tirage de seulement 300 exemplaires et à nouveau en 1993, en édition anastatique, aux éditions Omega. Le séjour à Balme d'Estella Canziani devrait se situer en 1912, puisque le livre fut publié en 1913 et qu'il y est fait mention du malheur d'un guide de Balme survenu l'été 1912. Elle se réfère en outre à une enfant de 5 ou 6 ans que nous savons née en 1908.

Par contre, Estella Canziani s'émerveille que son hôte (et modèle) connaisse l'existence du courant électrique et fait l'hypothèse qu'il en ait entendu parler de quelque alpiniste dans la pratique de son métier de guide alpin.

Nous savons maintenant qu'il existait à Balme la centrale hydro-électrique et donc l'éclairage électrique depuis 1909. C'était une situation très inhabituelle pour un village de haute montagne au début du XXe siècle et il est vraiment étrange que Canziani ne s'en soit pas avisée lors de son séjour dans le village. En tout cas, son séjour fut interrompu par l'arrivée précoce de l'hiver qui l'empêcha de monter au Pian della Mussa, comme elle l'avait désiré à cause des étranges légendes entendues contées à propos de ce lieu.

Mais le "Bec" a toujours impressionné, jusqu'aux Balmais, en dépit de leur familiarité avec les roches en surplomb.

Quand je commençais à parcourir les "Roches", celles qui se trouvent juste contre les maisons de Balme, j'interrogeais sans cesse les vieux du pays pour connaître les différents passages et l'histoire de tous ces graffitis que je trouvais jusque dans des endroits apparemment quasi inaccessibles. Ils restaient patients avec moi, jeune garçon s'efforçant de parler leur vieux patois, et n'étaient pas avares d'histoires.

Toutefois, ils me recommandaient d'aller plutôt dans la partie rocheuse qui se trouve à gauche du Rio Pissai, où le rocher est bon et où il n'y a pas de danger alors qu'il valait mieux éviter la partie à droite, vers la vallée où la roche est friable ; on le voyait à la couleur plus claire de la paroi au-dessus du fameux bec. De même l'énorme éboulement plus bas, me disaient-ils, est à éviter, surtout après de fortes pluies. L'un de ces anciens était Giuseppe Brico, dit "Lou Tri", homme fort et me dominant d'une bonne palme, alors que je dépasse déjà les un mètre quatre-vingt. Il était éclopé depuis de nombreuses années, ce qui ne l'empêchait pas d'aller cueillir les edelweiss sur la paroi sud de la Ciamarella, les fameuses "Lance". Il était presque complètement sourd et je me souviens, pour faire comprendre son caractère, qu'il était une fois engagé dans une partie de tarots au bar des Cornetti quand sa maison prit feu. Alors que tous les habitants du hameau accouraient pour éteindre les flammes, lui n'interrompit pas sa partie et à qui lui hurlait dans les oreilles, il disait : « J'ai compris, je ne suis pas sourd ! »

Je me souviens qu'une fois, il affirmait être le seul capable d'escalader le "Bec" jusqu'à son sommet et qu'il paierait un dîner à qui serait capable de répéter l'exploit. Inutile de dire que je tentai moi aussi l'escalade, sans rien dire à personne, pour ne pas alarmer ma grand-mère, qui ne manquait pas de me rappeler tous les accidents survenus sur cette paroi qu'elle avait aussi fréquentée dans son enfance quand elle était bergère de chèvres avec la cousine homonyme

Annamaria Castagneri Canàn... Elle ajoutait aussi une histoire que je connaissais déjà, cette fois où un groupe s'était égaré parmi ces roches. Il faisait nuit et même les guides ne parvenaient pas à trouver le passage pour rejoindre les malheureux dont on entendait les cris dans l'obscurité la plus épaisse.

À la fin ils allèrent chercher Annamaria qui grimpait chaque jour dans les rochers et connaissait les vires et les couloirs, même les yeux fermés. Et ce fut elle qui mena les guides au sauvetage... Je dois admettre que ce ne fut pas sans difficulté que je parvins à rejoindre le sommet du "Bec" et ce fut de toute façon l'unique fois que je m'aventurai sur ces plaques de roches suspectes. Et le dîner ? Le "Tri" ne roulait certes pas sur l'or et ce fut moi qui lui payai quelque demi au bar de Michele.

### *Le règne du silence*

Gianni Castagneri

"Là-haut sous la lune"

Beaucoup de temps s'était écoulé depuis que ces brèves paroles avaient coulé de la bouche nullement émerveillée de celui qui fut un jeune et solide montagnard. Alors qu'il progressait, un peu ivre, au fond de la nuit vers les alpages, par le raide sentier, il avait été surpris par les gendarmes assignés à la disparition de la contrebande. Ils lui demandèrent où il allait et sa réponse franche s'était montrée convaincante et même élégante, puisque justement, là-haut, au-dessus des alpages qu'il s'employait à rejoindre, scintillait une lune pleine et providentielle.

Un matin de bel été, nombre d'années plus tard, alors que le soleil commençait déjà à rougir la grande paroi ombrée de nuées à la seule apparence menaçante, j'avais endossé pensivement mon sac à dos avec en tête l'exclamation perspicace qui, des années auparavant, avait distingué notre montagnard. Je partis à la découverte du vallon désormais désert. Je m'avançais sans aucune hâte, comme coupé de l'impatience que dissimulaient les premières autos roulant sur l'asphalte de la lointaine route carrossable.

Sur ces pentes, autrefois perçues dans la lenteur et incroyablement cultivées, le rideau était tombé depuis longtemps. Désormais, les pentes herbeuses peignées de brises fréquentes, soignées et défrichées pendant des siècles avec le soin nécessaire et sur lesquelles avaient pâture des milliers de vaches et de chèvres, revêtaient l'état désolant d'un oubli hâtif et d'un silence immérité.

Ne restait en ces replis du monde que le léger murmure du vent émettant des sons incompris. Sans même l'accent dur d'un patois modelé entre ces pentes austères, et pour caresser ces lieux, aucune voix humaine, tintement ou mugissement.

Je pris le long du sentier muletier, me remémorant combien de sueur avait été nécessaire pour placer, et bien, les pierres soutenant mes pas. Polies par les passages résolus de griffes animales, des sabots cloutés et des bâtons, désormais superflues, elles attendaient quelque gratitude, peut-être d'être à nouveau utilisées ou sinon rester une illusion de décor rénové. Les mêmes murs de pierres sèches, un temps droits comme la nuque de qui les avait construits pour délimiter le chemin muletier et soutenir les précieux mouchoirs de terre, tombaient maintenant en surplombs menaçants, en attente de la pluie ou de tout autre événement malvenu qui leur aurait donné la poussée fatale.

Je revoyais de temps à autre ces roches un peu équarries, parsemant le parcours, arrivées là par gravité, mais bientôt utilisées pour la halte, replats utiles pour poser un moment la lourde charge transportée aux dos d'hommes gaillards et robustes. Parfois aux dos de femmes, trempées aux

efforts, ou aux dos d'enfants déjà engagés dans l'apprentissage des difficultés promises pour une vie de fatigue et de renoncements. Chacun, à son passage, posait une petite pierre pour pouvoir compter à la fin de la saison le nombre d'allers retours exténuants.

Ensuite, peu de monde pour veiller sur les vieilles maisons aux pauvres murs. En pierre également, étaient les escaliers, et aussi les couvertures des toits, surmontées d'une pierre blanche dont on croyait qu'elle pouvait écarter la foudre et les démons, ces maisons ne pouvaient qu'être recouvertes de pesantes dalles de pierre.

Parfois adossées à de grands rochers et profitant de leur abri, ces masures silencieuses paraissaient incarner l'abandon. Les fenêtres sombres, donnant sur le vide, conféraient une apparence quasi humaine à ces entassements de pierres fendus, comme des yeux effrayés privés d'âme et de vie. Portions d'outillages rouillés et manches de bois pourrissant, pointaient ça et là, parant les lézardes des façades, comme pour célébrer un temps incroyablement laborieux. D'autres demeures, destinées précocement à l'abandon, avaient auparavant subi le supplice irrégulier des infiltrations, puis, affaiblies, avaient cédé par éclatement à la charge imposée de quelque hiver plus rigoureux ; le toit abattu à l'intérieur, lançant vers le haut les extrémités inférieures de celles qui furent autrefois de fortes poutres de mélèze rouge, maintenant bras squelettiques projetés vers le ciel, comme implorant un secours jamais parvenu.

J'oscillais, triste, entre les restes de ces ruines qui furent maison, lieu de travail, école de vie. Qui virent naître des amours et s'amorcer des conflits. Qui accueillirent des accoucheuses improvisées et respectèrent les rides sculptées par l'éclat du soleil sur les visages sévères des anciens. Qui consolèrent les larmes des nouveau-nés, des mères, des épouses. Qui gardèrent les mirages et réconfortèrent des désillusions. De pauvres constructions, avec de petits espaces, qui furent gardiennes de l'immense complexité de la vie et ne surent offrir en échange que misère, satisfactions rares et sporadiques.

Je revoyais, ému, ces étés lointains, lorsqu'enfant, quand je montais faire compagnie aux grands parents pour leur offrir une maigre collaboration. Ces lieux paraissaient alors déjà agonisants et mélancoliques. C'était émouvant pourtant de passer les soirées à l'éclairage d'une lampe à acétylène avec son odeur de carbure inconfondable. Ou de s'endormir en pensant à quelque loir froufroutant entre ces murs partagés. Ou encore de se réveiller au matin avec le brouillard qui nous toisait par les larges fissures de la vieille porte. Les vaches, dans l'étable étroite du dessous, nous offraient un peu de chaleur, sonnaillant, impatientes de sortir vers l'alpage à la floraison luxuriante et odorante.

Ce lait, ce beurre, ces fromages qui seraient là produits, constituaient quelque chose de singulier, au caractère ancien et irremplaçable. On ne parlait pas, à cette époque, d'acier et de carrelage, de désinfection et d'attestation : la transformation du fromage se faisait avec la seule conscience et le bon sens de chacun.

Je me souvenais de chaque saison d'alpage, des effluves émanant et dérivant des processus chimiques de la terre fertilisée, des effets du soleil et de l'humidité sur les herbages. Peut-être aussi des strates des diverses générations qui s'y étaient succédées. Odeurs toutes différentes, même à peu de distance, mais qui représentaient une sensation supplémentaire importante, à arrimer aux méandres insondables de la mémoire.

Il me plaît maintenant de considérer combien les saveurs des produits qui en dérivèrent, subitement consommés ou vendus en aval, s'enrichissaient, les rendant uniques et exceptionnels, avec cette eau si limpide et particulière, le caractère de telle plante herbacée, la pierre dure sur laquelle ils avaient été encore une fois travaillés.

J'évoquais encore, avec affection et nostalgie, les récits quasi magiques que mon grand-père m'accordait sans jamais exagérer, avisé jusque dans la narration. Gravé dans ma tête et dans mon cœur, s'était imprimé le récit des perturbations causées par la foudre qui avait déchiré l'arbre près du village. Ou la parcimonie d'un tel qui, couvrant les braises chaque soir avec la cendre et les ravivant au matin, réussissait à n'utiliser qu'une seule allumette pour l'été. Ou comment l'on pourvoyait, avec un comportement écologiste inconscient, au nettoyage des chaudrons et de la vaisselle avec le pouvoir dégraissant de l'eau bouillante, couplée à une poignée d'orties en guise de paille de fer et de détersif. Comment oublier le surprenant jeu de lumière précisant l'heure de midi, l'heure de retour du pâturage, révélant à ce moment le minuscule rayon brillant dans l'ombre obscure de la grande paroi, en des lieux où ne pouvait s'entendre le tintement éloigné du clocher. Et puis, entre autres, il y avait la fascination que dégageaient les récits de guerre, ceux qui évoquaient les courses effrénées des jeunes échappant aux perquisitions et ratissages en se réfugiant dans ces alpages ou, encore mieux, en se confondant dans les rochers environnants. Et de quand, au cours des angoissantes soirées d'été, depuis là-haut, on regardait, effrayés, les lueurs funestes de la ville bombardée.

Je poursuivais cependant mon parcours, réfléchissant au fait que déjà, alors, la lutte était déjà irrémédiablement perdue. Le progrès, qui d'abord avait frappé timidement, s'était vite imposé avec trop de force et d'énergie, et ces constructions, rustiques et austères, éclairées d'un lumignon, restaient le dernier rempart d'un Moyen Âge un peu attardé.

De ce monde, dont on disait alors qu'il était moitié à vendre, moitié à acheter, plus personne ne vendait rien et plus personne n'était intéressé à acheter. Ces alpages, les terres, ces maisons construites, échangées ou achetées à grands sacrifices, témoignant de la volonté de gens coriaces, qui avaient résisté à tout, préférant se nourrir de pain et d'oignons plutôt que de s'humilier dans un travail à l'usine ou au métier des rats, celui de mineur, ou s'éloignant dans un voyage désespéré au-delà des mers, out ça s'était vu changer d'un coup en fardeau superflu, gigantesque, perçu honteusement comme les restes d'une civilisation perdue et dont il faudrait se défaire au plus vite comme d'un rebut encombrant, y incluant même l'offre bradée d'un trois pour deux, la mémoire oubliée dont on geignait plaintivement d'avoir la charge.

Le monde courait mais dans la direction opposée. Personne ne pouvait, et encore moins, ne désirait arrêter l'avancée des autos, des téléphones, de la télévision. Seul, quelque ancien, plus avisé et loquace, susurrant des phrases que personne n'écoutait, qui semblaient venir de la voix de quelque lointain : « Viendra un jour où vous n'aurez plus à manger que la tôle brillante de votre auto... » Qui sait...

Quelque autre, alors déjà introduit dans les mécanismes de la modernité, imaginait qu'un jour ces pentes seraient devenues d'extraordinaires pistes de ski, les granges croulantes transfigurées en refuges et restaurants saturés de touristes clinquants. Un message que l'on cherchait à faire prévaloir, amorçant cette attente qui aurait avant tout effacé tout regret, tout remords. Peut-être...

Alors, après des décennies, il ne restait que le silence. Avaient prévalu les choix individuels et les dictons de la communauté n'avaient servi à rien : « Qui craint de faire pour les autres ne le fait encore moins à lui-même ». Non seulement les sentiers avaient sombré dans l'incurie, mais aussi les canaux et rigoles qui avaient amené l'eau et la fertilité pendant des siècles furent oubliés de tous ; petit à petit, ils s'étaient comblés d'éboulis et avaient reversé ailleurs leurs bienfaits.

Continuant de marcher, je pénétrai entre arbres et arbustes d'essences diverses : mélèzes, sorbiers, aulnes, rhododendrons, cytises. Les parfums que chacun libérait, mobilisait des sensations merveilleuses, évoquait des circonstances particulières. Le parfum de ces bois me

ramenait au souvenir des vaches stylisées, petits jouets taillés par les grands-pères durant le pâturage pour le bonheur des petits enfants.

Je montais, bien que sachant que je n'aurais croisé personne dans mes déambulations, je percevais la présence de quelque occupant que je savais caché entre les plantes et les rochers. Eux seuls étaient restés, survivant à tout, à la solitude et à l'abandon, aux longs hivers, quand le soleil réchauffe autant que la lune ; il s'agissait des chamois, des tétras lyres, des craves, des bartavelles, des lièvres variables. Témoins équipés, restés à la garde d'un présent dont ils se sentaient désormais les seuls propriétaires légitimes.

À dire vrai, au souvenir de ces pâturages estivaux, de ces reliques qui furent de modestes habitations, se mêlait la survenue, encore récemment, de quelques bureaucrates d'état déchaînés. Bronzés par l'écran artificiel de leurs ordinateurs sur lesquels ils avaient sondé les plans cadastraux. Ils s'étaient pressés d'examiner la valeur, la légitimité, la propriété de ces tas de pierres endormis. Étaient apparus ainsi comme par enchantement des termes estimés et inemployés de la bureaucratie, voix sibyllines sonnante comme des invectives hostiles, soutenues en totale disproportion avec la réalité des faits. Idiomes inconciliables avec un passé qui n'existait plus et une actualité par trop impudente.

Je ralentis encore mes pas, alourdi par cette journée qui avait amoncelé dans ma pensée des fardeaux de réminiscences, l'ombre de lieux anciens, semblant ne plus se rapporter à aucun présent. Il s'agissait d'un chemin physique mêlé au rebours du temps. Dans le bref espace d'une journée, il m'avait amené à revivre, pour un instant, les reflets d'une civilisation désormais inféconde, restée immuable pendant des siècles avant de se briser sur le déroulement rapide d'une génération.

Il s'était fait tard maintenant, mais j'attendis encore, pour rentrer, la tombée du soir. En bas, sur la langue asphaltée de la route, les derniers phares s'empressaient sur le chemin du retour. Cette lumière lointaine me rappelait le cours inexorable et malgré tout séduisant des métamorphoses imposées par le progrès. À l'obscurité qui s'était soudainement faite, sépulcrale, avait vite succédé l'apparition d'une lumière étincelante entre les profils ombreux des roches familières. Entre les fronces des montagnes et pour un moment, ce fut comme si le jour revenait. C'était un spectacle réservé, là-haut sous la lune...